

soin de diriger les affaires d'Italie. En revenant, il surprit et il pilla la ville de Marseille, qui appartenait au duc Louis d'Anjou. Enfin, il débarqua en Catalogne vers la fin de l'année 1423.

Alphonse V réclama aussitôt avec instance la liberté de son frère. Il menaça de porter la guerre en Castille, si don Enrique n'était pas relâché. Déjà même ses troupes s'approchaient des frontières, et don Juan, pour épargner à son peuple les horreurs d'une guerre, consentit à regret à délivrer le turbulent don Enrique. On voulait aussi qu'avec la liberté il lui remît les domaines et les honneurs dont il l'avait privé. Mais don Juan refusa toujours de les rendre. Ce refus servit de prétexte à l'infant don Enrique pour remplir de nouveau la Castille de troubles. Trois partis principaux divisaient le pays : celui de don Alvaro de Luna, celui de l'infant don Juan, et celui de don Enrique ; mais, ainsi que cela ne manque jamais d'arriver, ces factions ennemies entre elles s'unissaient toujours contre celle qui se trouvait au pouvoir. L'infant don Juan avait combattu don Enrique lorsqu'il l'avait vu s'emparer seul du gouvernement de l'État. Maintenant, c'était entre les mains du connétable don Alvaro que reposait l'autorité ; c'était aussi contre don Alvaro de Luna que toutes les factions se liguèrent. Ce qui rendait cette coalition encore plus redoutable, c'est que l'infant don Juan venait de succéder sur le trône de Navarre à son beau-père don Carlos le Noble, mort à Olite, le samedi 8 septembre 1425 ; et qu'au lieu de s'occuper du bonheur de ses sujets, il apportait, dans la ligue formée contre don Alvaro, tout ce que sa couronne lui donnait de force et d'influence. On attribuait au connétable tous les maux du pays et tous les troubles dont il était agité. Les clameurs des mécontents finirent par ébranler le roi de Castille. Dans l'espoir de ramener le calme dans les esprits, il éloigna don Alvaro de la cour ; mais il s'en fallut de beaucoup que cet exil rendît la tranquillité au royaume ; chacun voulait remplacer

don Alvaro, et s'efforçait d'hériter de la part du pouvoir dont on l'avait dépouillé. Hernand Alonzo de Robles, qui eut, après don Alvaro, la direction des affaires, était un homme pétri de petite vanité. Souvent il feignait d'être malade, pour forcer le roi et les infants à venir s'entretenir chez lui des affaires les plus urgentes. Alors il allait répétant qu'on avait tenu le conseil dans sa demeure. Son orgueil le rendit bientôt si odieux, que ses ennemis lui imputèrent une foule de crimes. On l'accusa d'avoir parlé avec peu de respect de la personne du roi. Il fut arrêté, renfermé à Ségovie, et ensuite à Uceda, où il mourut en prison. Cependant les troubles, loin de s'apaiser, allaient toujours en augmentant, et les choses en vinrent au point que les mécontents eux-mêmes réclamèrent le rappel de don Alvaro. Le roi de Navarre, craignant que l'infant don Enrique ne prit trop d'empire sur l'esprit du roi, fut le premier à demander que le connétable revînt à la cour. Don Juan s'empressa donc de rappeler son favori ; et, voulant que ce retour fût pour tout le monde un gage de paix et de réconciliation, il accorda pour le passé un pardon général. L'État de Villena, qui avait été assigné pour dot à la femme de don Enrique, se trouvant placé sur la frontière, formait en quelque sorte une des portes du royaume. Il ne pouvait, sans danger, être mis entre les mains du frère d'un prince voisin. Mais en échange, le roi donna à don Enrique les villes de Truxillo, d'Alcazar, et quelques autres d'une moindre importance, auxquelles il ajouta 200,000 florins. La clémence du roi n'eut pas le résultat qu'on devait en attendre ; elle ne fit pas taire les clameurs des mécontents. Les rois d'Aragon et de Navarre, ainsi que l'infant don Enrique, recommencèrent leurs menées. Le connétable voulut se défendre avec les mêmes armes qu'on employait contre lui. Il chercha à soulever en Aragon des résistances contre la volonté de don Alphonse ; mais ce prince n'avait pas la mansuétude du

roi de Castille. L'archevêque de Saragosse, ayant été soupçonné de prendre part aux intrigues de don Alvaro de Luna, fut arrêté, et ne reparut jamais. Les uns disent qu'il fut étranglé; les autres prétendent qu'il fut noyé dans l'Èbre.

Les rois de Navarre et d'Aragon firent approcher des troupes des frontières de la Castille, pensant qu'ils pourraient la surprendre, et peut-être agrandir leurs États aux dépens d'un royaume déchiré par tant de factions. Mais le connétable surveillait tous les mouvements de ses ennemis. Quand ils s'avancèrent pour envahir le pays, ils trouvèrent les Castillans sous les armes, et ils eurent à se repentir de leur injuste agression; car don Juan II porta en Aragon et en Navarre la mort, le pillage, l'incendie et la dévastation. Il prononça aussi la confiscation de tous les domaines que le roi de Navarre et les infants possédaient en Castille, et il pressa ses ennemis avec tant de vigueur, qu'ils furent obligés de lui demander la paix. Cependant on ne put tomber d'accord d'un arrangement définitif, et l'on conclut seulement, en 1430, avec la Navarre et l'Aragon, une trêve de cinq années. Quant aux infants don Pedro et don Enrique, comme ils étaient en possession d'Albuquerque et de quelques villes voisines, ils continuèrent à faire la guerre en Estremadure. Leurs forces étaient encore redoutables, et ils comptaient au nombre de leurs partisans, le maître d'Alcantara, don Juan de Sotomayor, qui leur livra le chef-lieu de l'ordre; mais un des commandeurs, propre neveu du maître, profita de l'absence de celui-ci pour arrêter l'infant don Pedro, qui était resté à Alcantara, et pour le remettre entre les mains du roi de Castille.

L'infant don Enrique eut alors recours à la médiation du roi de Portugal. Il fit demander, par ce prince, la liberté de son frère; et, pour l'obtenir, il fut obligé de restituer, en 1432, toutes les places qu'il occupait, et de laisser en paix la Castille.

Dès que don Juan II fut débarrassé de cette guerre, il dirigea ses armes contre les Maures; mais bien des révolutions s'étaient accomplies dans le royaume de Grenade depuis la prise d'Antequera. Le roi Yuzuf, après avoir vu tomber les remparts de cette ville sous les coups de Ferdinand l'Honnête, avait, au commencement de l'année 1417, conclu une trêve avec les chrétiens; et il avait apporté tous ses soins à ce qu'elle ne fût pas violée. Il resta donc en paix avec la Castille pendant tout le reste de sa vie. On fixe l'époque de sa mort à l'année 826 de l'hégire (du 15 décembre 1422 au 5 décembre 1423). Mais aucun auteur, soit chrétien, soit musulman, n'en détermine la date d'une manière plus précise (*). Il eut pour successeur son fils Muley-Mohammed-Nassr-ben-Yuzuf, connu sous le surnom de el-Hayzari, le Gaucher, à ce que disent quelques auteurs, parce qu'effectivement il se servait de la main gauche; suivant d'autres, à cause de son mauvais jugement, qui, dans toutes les circonstances, lui fit choisir l'expédient le plus désavantageux. El-Hayzari s'appliqua, comme son père, à entretenir la bonne intelligence avec les chrétiens, et à conserver l'amitié du roi de Tunis; mais il ne sut pas, comme son père, gagner l'affection du peuple. Une insurrection éclata, et l'on proclama pour son successeur un de ses cousins, Mohammed-el-Zaquir, c'est-à-dire le Petit. El-Hayzari fut assez heureux pour échapper aux révoltés. Il gagna le bord de la mer, déguisé en pêcheur; il monta sur une petite barque, et passa en Afrique, auprès du roi de Tunis. Ce prince lui offrit un asile dans son palais, et lui

(*) Ferreras ne parle en aucune manière de la mort de ce roi: c'est une impardonnable négligence. M. d'Hermilly, dans les notes qu'il a ajoutées à la traduction de cet auteur, dit que Yusef mourut dans l'année 826 de l'hégire, qui a commencé au mois d'août 1423. C'est une erreur manifeste. L'année 826 de l'hégire a commencé le 15 décembre 1422. L'Essai de l'Histoire des Arabes de M. Viardot dit que le roi Yusef mourut en 1425. C'est encore une erreur.

fit la promesse de l'aider à recouvrer son royaume, si quelque jour la fortune se montrait plus favorable à sa cause.

Mohammed-el-Zaquir, qui s'était élevé par la sédition, ne pouvait se maintenir que par la violence. Il persécuta de la manière la plus cruelle tous ceux qu'il soupçonna de favoriser el-Hayzari. Un des principaux personnages parmi les Maures, nommé Yuzef-ben-Zeradj, fut obligé de quitter Grenade. Il vint, accompagné de quarante cavaliers de sa famille ou de ses amis, chercher un refuge à Lorca. Il se rendit ensuite auprès du roi de Castille; il l'implora en faveur du roi el-Hayzari, et le supplia d'aider ce prince à reconquérir sa couronne. Don Juan adressa aussitôt une ambassade au roi de Tunis, pour le prier de renvoyer el-Hayzari en Espagne, promettant que, de son côté, il l'appuierait de tous ses efforts pour le rétablir sur le trône. El-Hayzari revint donc à la tête d'un corps de 1,500 hommes, que le roi de Tunis lui avait donné. Au bruit de son arrivée, Mohammed-el-Zaquir envoya, pour le combattre, un corps de 700 chevaux. Mais à peine les deux troupes furent-elles en présence, que plus de 400 cavaliers abandonnèrent Mohammed-el-Zaquir, pour passer du côté de l'ancien roi. Toutes les villes lui ouvrirent leurs portes, et il entra dans Grenade au commencement de l'année 1429. L'usurpateur, abandonné de tout le monde, se fortifia dans l'Alhambra; mais il y fut attaqué si vigoureusement, que ses soldats effrayés le livrèrent aux assaillants. Il fut aussitôt décapité, après avoir régné deux ans et quelques mois.

El-Hayzari, ainsi remonté sur son trône, ne témoigna pas au roi de Castille toute la reconnaissance qu'il lui devait, et le voyant occupé par les troubles de son royaume et par les révoltes des infants d'Aragon, il refusa d'acquiescer le tribut que ses ancêtres avaient payé. Le roi de Castille commença donc à lui faire la guerre, et ses troupes enlevèrent la ville de Ximena. Il s'avancait vers Grenade,

lorsque Yuzuf-ben-Alhamar (*), qui était de la famille royale, et dit-on petit-fils de ce Mohammed-Alhamar, massacré par don Pedro le Cruel, au champ de la Tablada, fit demander au roi son assistance pour s'emparer du trône de Grenade. Il offrit de se reconnaître vassal de la Castille, d'acquiescer le tribut que les anciens rois de Grenade avaient payé. Don Juan accepta ces offres, et il s'avança à la tête de son armée jusque dans la campagne de Grenade. Les Maures sortirent de la ville pour le combattre. Une sanglante bataille s'engagea entre les deux armées le 29 juin 1431 (18 sjawal 834). Les Maures furent vaincus, et laissèrent sur le terrain un nombre immense des leurs. Un figuier, planté à l'endroit où eut lieu le plus fort de l'action, fit donner à ce combat le nom de journée du figuier. Don Juan resta quelques jours campé dans la sierra d'Elvire. Enfin, voyant que les vaincus ne se décidaient pas à lui ouvrir les portes de Grenade, il se retira à Cordoue, emportant un butin considérable, et, bien qu'il n'eût pu chasser Mohammed-el-Hayzari, il n'en proclama pas moins Yuzef-ben-Alhamar, roi de Grenade. Celui-ci, de son côté, se reconnut vassal de don Juan; il s'obligea à lui payer tribut, et, en cas de guerre, à fournir à la Castille un corps de 150 cavaliers. Il prit aussi l'engagement de se rendre aux cortès, toutes les fois qu'elles se réuniraient au delà des montagnes de Tolède. Quand on sut que don Juan avait reconnu publiquement Yuzuf-ben-Alhamar pour roi de Grenade, et qu'il avait promis de le placer sur le trône, beaucoup de villes se déterminèrent à embrasser son parti. Ce chef se trouva ainsi bientôt à la tête d'une armée nombreuse. Il se dirigea vers Grenade, et remporta sur les troupes envoyées contre lui une victoire signalée, en sorte que el-Hayzari, ne croyant pas qu'il fût possible de se défendre dans Grenade, car les esprits y étaient disposés à la révolte, abandonna

(*) Ferreras l'appelle Yusef-ben-Muley. Mariana le nomme Yusef-ben-Almao.

cette ville, et se retira à Malaga, où il comptait un grand nombre de ses partisans. Yuzuf-ben-Alhamar entra à l'Alhambra, et il y fut proclamé roi le 1^{er} janvier 1432 (26 rabia posterior 835); mais il était déjà vieux, et sa santé était délabrée. Il ne régna que six mois, et mourut le 24 juin 1432 (13 sjaval 835). Sa mort laissait le trône vacant. Mohammed-el-Hayzari fut, pour la troisième fois, proclamé roi de Grenade. Il fit demander une trêve au roi de Castille, qui ne consentit qu'à lui accorder un répit de quelques mois. C'est à cette époque, en 1432, ainsi qu'on l'a vu, que le roi don Juan se trouva débarrassé des inquiétudes que lui avaient causées les infants d'Aragon. Il put donner tous ses soins à la guerre des Musulmans; néanmoins elle ne fut pas poussée avec une grande vigueur. On prit Ben-amaurel et Ben-Calema, et les hostilités continuèrent pendant plusieurs années sans donner lieu à aucun événement qui mérite d'être rapporté.

EXPÉDITIONS D'ALPHONSE V EN ITALIE. — NOUVEAUX TROUBLES EN CASTILLE. — LE CONNÉTABLE EST POUR LA SECONDE FOIS ÉLOIGNÉ DE LA COUR. — LE PRINCE DES ASTURIES SE RÉUNIT AUX MÉCONTENTES. — LES MÉCONTENTES GARDENT LE ROI DON JUAN PRISONNIER. — CE PRINCE S'ÉCHAPPE DE LEURS MAINS. — LE CONNÉTABLE D'ALVARO DE LUNA EST RAPPELÉ À LA COUR. — BATAILLE D'OLMEDO. — MORT DE L'INFANT DON ENRIQUE. — LE ROI DE CASTILLE VEUT SE DÉFAIRE DU CONNÉTABLE. — ARRESTATION, CONDAMNATION ET SUPPLICE DU CONNÉTABLE. — MORT DE JEAN II.

Alphonse V n'avait pas renoncé à la pensée de joindre la couronne de Naples à celles d'Aragon et de Sicile, qu'il portait déjà. Il n'eut pas plutôt conclu une trêve avec le roi de Castille, qu'il s'occupa d'armer une flotte considérable, sur laquelle il passa en Sardaigne au commencement de l'année 1432. Cependant il n'eut pas d'abord recours à la voie des armes. Il croyait qu'il déterminerait Jeanne à révoquer tout ce qu'elle avait fait en faveur du

duc d'Anjou. Il fut trompé dans son espoir; car en 1434, Louis, duc d'Anjou, étant mort sans postérité, par suite des fatigues qu'il avait supportées au siège de Cosenza, Jeanne adopta à sa place René d'Anjou, frère de ce prince, et elle mourut en 1435, désignant encore par son testament René pour son héritier. Cependant le roi d'Aragon prétendit avoir seul droit au royaume de Naples. Il fit la guerre pour s'en rendre maître; mais la fortune ne lui fut pas toujours favorable. En 1435, la flotte aragonaise fut battue par les forces réunies de Philippe, duc de Milan, et de la république de Gènes. Le roi lui-même, avec ses frères et tous les seigneurs qui l'avaient accompagné, furent faits prisonniers. Cette défaite, qui semblait devoir ruiner ses espérances, n'eut au contraire que d'heureux résultats. Prisonnier de Philippe, il fit comprendre à ce souverain qu'il était contraire aux intérêts du Milanais qu'un prince français fût maître de Naples. Le duc de Milan le relâcha donc bientôt sans rançon, et fit avec lui une étroite alliance. Bientôt Alphonse eut de nouveau rassemblé des forces considérables, et il poursuivit son entreprise sur le royaume de Naples. Le pape, qui était favorable au parti de René d'Anjou, eut beau lancer l'anathème, le roi d'Aragon ne fut pas arrêté par l'excommunication. En 1438, il put venir faire le siège de Naples; mais les assiégés se défendirent avec courage. Un des frères du roi, l'infant don Pedro, fut tué sous les murailles de la place; il eut la tête emportée par un boulet de canon. Le siège fut levé. Mais quatre ans plus tard, en 1442, Alphonse vint de nouveau attaquer cette ville, et parvint à s'en rendre maître.

Pendant que le roi d'Aragon conquérait ainsi une couronne en Italie, la Castille continuait à être agitée par des troubles intérieurs. Si la retraite des infants d'Aragon et l'absence du roi don Alphonse lui procurèrent un instant de repos, il fut de peu de durée. La faveur et la puissance de don Alvaro faisaient trop d'envieux; on ne cessait

de conjurer sa perte. Ces troubles prirent une nouvelle activité, quand le duc de Milan eut remis en liberté Alphonse V et ses frères. L'infant don Enrique revint en Espagne, et recommença à mêler ses plaintes à celles des mécontents. C'était au connétable que tout le monde attribuait les maux de l'État. Don Juan finit par croire ce que tout le monde répétait. Il consentit, pour la seconde fois, à écarter de la cour le connétable don Alvaro. Cette concession n'empêcha pas le pays d'être déchiré par des dissensions intestines. Tout ce qui, dans d'autres temps, aurait présenté des gages de tranquillité, ne servait qu'à accroître le désordre. Le roi de Castille avait un fils, né le 6 janvier 1425, de son mariage avec doña Maria, infante d'Aragon. Ce prince, auquel on avait donné le nom de don Enrique, atteignait à peine sa quinzième année; il était bien jeune encore, cependant on pensa à lui donner une épouse. Parmi les princes dont on pouvait rechercher l'alliance, on jeta les yeux sur le roi de Navarre; sur ce même don Juan un des agents les plus actifs des troubles qui n'avaient cessé de désoler la Castille. Il avait eu trois enfants de son mariage avec l'infante Blanche de Navarre. L'aîné, don Carlos, né le 9 mai 1421, avait été nommé prince de Viane, par don Carlos le Noble, son aïeul, et il avait été reconnu héritier présomptif de la couronne. Doña Leonor, la plus jeune de ses filles, fut mariée plus tard au comte de Foix; enfin une autre infante, née le 6 juin 1424, portait le nom de Blanche, de même que sa mère. Ce fut celle-ci qu'on maria au prince des Asturies. Le jeune don Enrique, d'un caractère inquiet et turbulent, céda bientôt aux instigations de son beau-père. Il s'unit aux mécontents, et fit cause commune avec les factieux.

Depuis que le connétable Alvaro de Luna était éloigné de la cour, le roi restait à la merci des rebelles; tout se faisait par leur volonté. Craignant sans cesse qu'on vînt soustraire le roi

à leur domination, ils faisaient garder à vue ce malheureux souverain, qui ne pouvait parler librement à personne. Enfin le prince des Asturies eut honte de l'état d'esclavage auquel on avait réduit son père. Il résolut de le délivrer de ses geôliers; mais il ne se sentait pas assez puissant pour entreprendre de lutter seul contre le roi de Navarre et contre l'infant don Enrique. Un homme seulement en Castille pouvait contre-balancer leur influence, c'était le connétable don Alvaro de Luna. Le prince des Asturies se rapprocha de lui, et, tous les deux unissant leurs efforts, parvinrent à arracher le roi des mains de ses oppresseurs. Les mécontents ne se résignèrent pas tranquillement à laisser le pouvoir échapper de leurs mains. Ils avaient rassemblé des troupes, et le 19 mai 1445, leur armée rencontra les troupes royales auprès d'Olmedo. Une bataille fut livrée, et les factieux furent mis en déroute. L'infant don Enrique d'Aragon, qui lui-même avait pris part à l'action, fut blessé à la main. Le chagrin qu'il éprouva de sa défaite et les fatigues d'une fuite rapide envenimèrent sa blessure, et bientôt il en mourut.

L'infant don Enriquelaisait vacante la dignité de maître de Saint-Jacques. On la conféra au connétable don Alvaro. Il n'était plus possible de rien ajouter à la fortune de cet homme. Dans le royaume, rien ne se faisait que par lui. Le roi, soumis à la volonté despotique de son favori, ne disposait de rien, et pour les choses les plus futiles comme pour les plus sérieuses il se soumettait à ce que le connétable avait décidé. Cependant une circonstance vint révéler au roi combien était tyrannique l'empire qu'exerçait don Alvaro de Luna. La reine doña Maria était morte, et le roi l'avait peu regrettée; car dans toutes les circonstances elle s'était montrée plus dévouée aux infants d'Aragon, ses frères, qu'à la cause de son mari. Don Juan songeait à contracter une nouvelle union, et son affection pour

Radegonde, fille du roi de France Charles VII, n'était un secret pour personne. Le connétable, sans avoir égard à la préférence du roi, et sans consulter ce prince, traita d'une alliance avec l'infante de Portugal. Il annonça à don Juan que cette union était nécessaire, et don Juan ne résista pas à la volonté de son favori. Mais s'il n'eut pas assez d'énergie pour se révolter contre la violence faite à ses sentiments, il fut vivement blessé. Il n'osa pas encore vouloir et préparer la perte du connétable, il l'attendit et la désira. Pendant sept années encore don Alvaro se maintint au pouvoir, au milieu des séditions et des guerres civiles. Enfin, en 1452, le roi se détermina à le faire arrêter. Ce fut don Alvaro de Zuñiga qui se chargea d'aller assiéger le connétable dans la maison où il était retranché, et où il se défendit. Cependant le connétable ayant écrit au roi pour lui demander si c'était par son ordre que cette violence lui était faite, don Juan lui fit enjoindre de se rendre, en ajoutant, par un billet tracé de sa propre main, qu'il ne lui serait fait aucun mal injustement. Quand le connétable fut arrêté, le roi s'empara de ses trésors, de ses papiers, et de tous ses États. Il le fit comparaître devant une commission chargée d'examiner les crimes qu'on lui imputait. Ce tribunal le condamna à mort. Pour exécuter la sentence, on amena le connétable de Portillo, où il avait été enfermé, à Valladolid. Il se confessa et il communia. Ensuite on le fit monter sur une mule, et le crieur public marchait devant lui, en répétant : Voici la justice que fait faire notre seigneur et roi, et il lisait la liste des crimes imputés au condamné.

Au milieu de la place publique de Valladolid, on avait dressé un échafaud couvert d'un tapis. On y avait placé une croix entre deux cierges. Quand le connétable y fut monté, il commença par saluer la croix; il fit ensuite quelques pas, et donna, à un de ses pages qui pleurait, son chapeau, et la bague dont il se servait comme

de sceau, en lui disant : Ce sera le dernier présent que je pourrai te faire. Pendant le trajet, ayant aperçu Barrasa, écuyer du prince des Asturies, il l'appela, et lui dit : Allez auprès de votre maître, Barrasa, et recommandez-lui de récompenser les services qu'on lui rend, mieux que ne le fait son père.

Ayant vu sur l'échafaud un crochet attaché à une poutre très-élevée, il demanda au bourreau à quoi ce crochet devait servir. Le bourreau lui répondit que c'était pour exposer sa tête quand elle serait détachée de son corps. Lorsque je serai mort, dit don Alvaro de Luna, faites de moi selon votre volonté. Il donna lui-même un ruban qu'il avait apporté, afin qu'on lui attachât les pouces; ensuite il tendit la gorge sans manifester la moindre frayeur, et il tomba sous le fer du bourreau le 5 du mois de juillet 1435 (*).

Le corps de don Alvaro de Luna ne demeura que trois jours exposé sur l'échafaud; mais sa tête resta neuf jours accrochée en public. Un vase pour recevoir les aumônes, afin de payer la sépulture du condamné, avait été placé à côté de son cadavre; car il ne possédait plus rien, celui qui, pendant trente années, avait disposé des trésors de l'État, qui avait été maître de la maison du roi, au point que nulle chose, ni grande ni petite, ne s'y faisait que par sa volonté; il ne possédait plus rien, celui qui avait été comte de Santistevane de Gormaz, duc de Truxillo, possesseur de soixante bourgades ou forteresses; qui avait été connétable de Castille et maître de Saint-Jacques. Il fut enterré aux dépens de la charité publique, dans l'église Saint-André, au lieu où l'on ensevelissait les malfaiteurs. Ce fut seulement quelques années plus tard que ses amis obtinrent la permission de

(*) Cette date est celle donnée par Mariana. Fereras indique le 7 juin, et M. Ferdinand Denis, dans ses *Chroniques chevaleresques de l'Espagne et du Portugal*, la fixe au 22 juin.

faire transporter son corps dans la cathédrale de Tolède.

Le supplice d'Alvaro de Luna restera un opprobre éternel pour la mémoire de don Juan. Pendant trente années, le connétable avait défendu le roi contre cette noblesse avide, ambitieuse, ennemie du repos de l'État, qui ne connaissait d'autre droit que la force, et d'autre guide que son intérêt. Il n'avait pas reculé devant cette tâche, que Louis XI allait bientôt commencer en France. Pendant trente années, il avait lutté avec adresse, avec courage, avec dévouement, contre l'aristocratie castillane. Peut-être au milieu de ce combat, n'était-il pas resté tout à fait pur de crimes; peut-être avait-il songé à sa propre fortune autant qu'à l'intérêt de l'État. Mais les services qu'il avait rendus étaient immenses, et il ne méritait pas la mort des malfaiteurs. Si, en le condamnant, don Juan avait pensé assurer la tranquillité publique, la mort de don Alvaro n'améliora pas les affaires. Les troubles continuèrent; et le roi, malade de chagrin, quelques-uns disent de remords, sentit sa fin approcher à grands pas. Il y avait environ un an que le connétable avait été supplicié, lorsque don Juan second mourut à Valladolid, le 21 juillet 1454. Il se plaignit jusqu'au dernier moment de sa malheureuse destinée. Trois heures avant de rendre le dernier soupir, il répétait encore au bachelier Ciudad Real, son médecin: Plût à Dieu que j'eusse été fils d'un simple officier, ou bien moine dans le couvent de l'Abrojo.

La mort de don Juan causa peu de regrets. Son règne avait été agité par les factions; que son excessive faiblesse ne savait pas réprimer; et, quel que soit le vice du roi qui rend le peuple malheureux, son indolence, ou sa rigueur, peu importe si le résultat est le même. Un prince qui laisse faire le mal, est aussi coupable que celui qui le fait. Don Juan, dit-on, aimait l'histoire et la poésie; il a laissé quelques compositions qui ne sont pas sans mérite. Mais avant d'être littérateur, il faut qu'un prince s'occupe du bon-

heur de ses sujets. Qu'il fasse de bons vers lorsqu'il a assuré le repos de l'État, sa gloire s'en accroîtra sans doute et la postérité chantera ses louanges. Celui au contraire qui néglige le gouvernement du royaume pour s'adonner aux lettres n'est digne que de blâme; car dans un roi il faut flétrir comme un vice tout ce qui contribue au malheur public. Don Juan avait eu, de son mariage avec Marie, infante d'Aragon, deux filles, doña Catalina et doña Léonor, mortes toutes deux en bas âge. Il lui restait un fils, don Enrique IV, qui lui succéda sur le trône, et que ses contemporains ont surnommé l'Impuisant. De son second mariage avec doña Isabelle de Portugal, il eut doña Isabelle, née le 23 avril 1451, et don Alphonse, né quelques mois seulement avant la mort de son père, le 15 décembre 1453.

LE PRINCE DE VIANE RÉCLAME LA COURONNE DE NAVARRE. — IL EST VAINCU PAR SON PÈRE, ET EST FAIT PRISONNIER. — IL EST MIS EN LIBERTÉ; NOUVELLE GUERRE. — LE PRINCE DE VIANE EST CONTRAINT À SE RÉFUGIER EN ITALIE. — MORT D'ALPHONSE V. — LE ROI JEAN II LUI SUCCEDE. — LE PRINCE DE VIANE VIENT SE METTRE À LA MERCI DE SON PÈRE. — CELUI-CI LE FAIT ARRÊTER. — RÉVOLTE DES CATALANS. — ILS PROCLAMENT LE PRINCE DE VIANE HÉRITIER DE LA COURONNE ET LIEUTENANT GÉNÉRAL DU ROYAUME. — MORT DE CE PRINCE. — LES CATALANS SE DONNENT AU ROI DE CASTILLE, QUI LES ABANDONNE. — ILS PROCLAMENT ROI L'INFANT DON PEDRO DE PORTUGAL. — CE PRINCE MEURT; ILS PROCLAMENT ROI RENÉ D'ANJOU, QUI ENVOIE JEAN SON FILS EN CATALOGNE. — LE ROI DON JUAN DEVIENT AVEUGLE. — IL RECOUVRE LA VUE. — IL EST OBLIGÉ DE CÉDER L'ADMINISTRATION DE LA NAVARRE AU COMTE DE FOIX. — MORT DU COMTE DE FOIX. — MORT DU DUC JEAN DE LORRAINE. — FIN DE LA RÉVOLUTION DE CATALOGNE. — GUERRE CONTRE LA FRANCE RELATIVEMENT À LA POSSESSION DU ROUSSILLON ET DE LA CERDAGNE.

Le prince qui gouvernait la Navarre n'avait cessé d'exciter en Castille le trouble et le désordre; il était juste

qu'à son tour il éprouvât les maux qu'il avait fait éprouver aux autres : ce châtimement du ciel ne lui manqua pas. Il avait de son premier mariage, trois enfants : Léonor, mariée au comte Gaston de Foix ; Blanche, dont l'union avec le prince des Asturies resta treize ans stérile, et fut cassée ; en 1453, pour impuissance respective des époux. Il avait aussi un fils, don Carlos, prince de Viane, que les cortès de Navarre avaient reconnu comme héritier de la couronne. Lorsque la reine Blanche mourut, en 1441, elle consacra encore par son testament le droit de son fils ; elle recommanda seulement à don Carlos de ne pas prendre la couronne sans l'agrément et sans la bénédiction de son père. Don Juan se prévalut de ce conseil renfermé dans les dernières volontés de la reine, pour conserver le trône qui appartenait à son fils. Le prince de Viane supporta d'abord patiemment cette usurpation. Mais, en 1447, le roi don Juan se remaria ; il épousa dona Juana, fille de don Fadrique Enríquez, amirante de Castille, et, dès cette époque, la mésintelligence commença à régner entre le père et le fils. La Navarre était divisée entre deux familles puissantes, les Beaumont et les Agramont (*). La première était attachée au prince de Viane ; la seconde, au contraire, soutenait le roi don Juan. Mais toutes les deux excitaient le père et le fils l'un contre l'autre, en sorte qu'une guerre civile ne tarda pas à éclater. Don Juan, indépendamment des ressources que lui présentait la faction des Agramont, tirait encore des troupes de l'Aragon, dont il était gouverneur, pendant que son frère, Alphonse V, combattait en Italie. Le prince de Viane, pour qui beaucoup de villes s'étaient déclarées, était encore soutenu par le roi de Castille. On en vint aux mains près de Tafalla. La fortune fut défavorable au prince de Viane ; il fut fait prisonnier.

(*) C'est, dit-on, de cette souche qu'est sortie la famille des Gramont.

Le roi de Castille et les cortès d'Aragon adressèrent des représentations à don Juan ; ils demandèrent que don Carlos fût mis en liberté, que la principauté de Viane lui fût rendue, et que les revenus de l'État fussent partagés par moitié entre le père et le fils. Don Juan refusa d'abord de consentir à cet arrangement ; mais craignant de mécontenter les Aragonais, il promit tout ce qu'on demandait. Il mit son fils en liberté. Mais ce fut le seul point de la convention qu'il exécuta, en sorte que la guerre civile recommença bientôt. Alors don Juan appela à son secours le comte de Foix, son gendre. Le prince de Viane ne put résister à leurs forces réunies ; il fut forcé de quitter la Navarre, et il se retira en Italie, auprès d'Alphonse V, son oncle. Celui-ci voulut s'entremettre pour terminer le différend entre le père et le fils ; mais la mort vint le frapper le 27 juin 1458, avant qu'il eût pu accomplir ce projet.

Alphonse V, que l'on a surnommé le Savant, et aussi le Magnanime, était, à ce que disent les historiens de cette époque, un prince accompli. Guerrier intrépide, administrateur habile, il aimait les beaux-arts et cultivait les lettres. Un jour, on citait devant lui l'opinion d'un roi qui prétendait que les princes avaient bien autre chose à faire que de s'occuper de la littérature. Ce n'est pas là, reprit-il, une parole de roi, mais une parole de bœuf. Il recevait à sa cour un grand nombre d'écrivains distingués, et les admettait dans son intimité. Il eut pour amis Lorenzo Valla et Antonio de Palerme. Ce dernier a même écrit un recueil des mots spirituels qu'Alphonse V laissait continuellement échapper. On ne reproche à ce prince qu'un seul défaut, c'est de s'être adonné au culte de Vénus, encore plus qu'à celui des Muses. Il n'eut pas d'enfants légitimes, mais seulement un fils naturel nommé Ferdinand, auquel il légua par son testament le royaume de Naples, qu'il avait gagné à la pointe de son épée. Quant aux autres États qu'il avait reconquis de Ferdinand l'Honnête, il les

transmit à son frère don Juan. Ce prince prit donc comme roi, à partir de cet instant, l'administration de l'Aragon, qu'il avait eue jusqu'à ce jour seulement comme gouverneur.

Le prince de Viane crut que son père, maître des royaumes d'Aragon, de Sicile, de Majorque, de Minorque, de Valence, et de la principauté de Catalogne, se déterminerait plus facilement à lui rendre la Navarre. Il vint donc se mettre à sa merci, et il sollicita son pardon. Don Juan promit d'oublier tout le passé; mais il ne rendit pas encore la Navarre, et bientôt il suffit du premier dissentiment pour faire disparaître cette réconciliation qui n'était bien sincère ni de part ni d'autre. Don Juan voulait marier son fils à l'infante de Portugal. Don Carlos préférait l'alliance de la Castille, et recherchait la main de doña Isabelle, sœur de don Enrique l'Impuissant. Le roi d'Aragon s'irrita de ne pas trouver, dans le prince de Viane, une aveugle obéissance à toutes ses volontés. Il lui fit donner l'ordre de se rendre aux cortès de Catalogne, qui étaient réunies à Lerida. Don Carlos s'empressa d'accourir; mais il ne fut pas plutôt arrivé, que son père le fit arrêter. Cette conduite injuste et violente révolta tous les esprits. Les Catalans réclamèrent aussitôt, en disant que c'était une violation manifeste de leurs privilèges; car une personne, convoquée pour faire partie des cortès, ne pouvait pas être arrêtée pendant la tenue de l'assemblée. Les cortès d'Aragon joignirent leurs plaintes à celles des Catalans. Les députés envoyés pour réclamer que le prince fût mis en liberté ne furent pas reçus par le roi. Alors le peuple de Barcelone prit les armes et s'empara de Fraga. Beaucoup de personnes, dans les royaumes d'Aragon et de Valence, se déclarèrent pour le prince de Viane. En Navarre, les Beaumont, qui avaient reçu de Castille un secours de 1,000 lances, se présentèrent sur la frontière de l'Aragon; en sorte que le roi, craignant une révolte générale, consentit à délivrer don Carlos. La reine doña

Juana Enriquez elle-même fut chargée d'aller à Morella tirer le prince de sa prison et de le remettre entre les mains des Barcelonais. Elle s'acquitta de cette commission, et les Catalans reçurent avec joie de ses mains le prince de Viane; mais regardant la jeune reine comme l'auteur des persécutions que son beau-fils avait eues à souffrir, ils ne voulurent pas permettre qu'elle entrât dans Barcelone. Ils ne s'arrêtèrent pas là; ils exigèrent que don Carlos, fils aîné du roi, fût reconnu héritier de la couronne; qu'on lui remit immédiatement le gouvernement de la Catalogne, et qu'il fût nommé lieutenant général des autres parties du royaume. Don Juan consentit à tout ce qu'on demandait, et le 24 juin 1461, don Carlos fut proclamé héritier présomptif de tous les États de son père. Mais trois mois ne s'étaient pas entièrement écoulés que, le 23 septembre, don Carlos, atteint d'une violente maladie, mourait à Barcelone. Cette fin si imprévue, en privant les Catalans du chef qu'ils s'étaient donné, ne rendit pas la tranquillité au pays. A tort ou à raison, l'opinion s'accrédita que le prince de Viane était victime d'un horrible forfait, et que don Juan l'avait fait empoisonner à la sollicitation de Juana Enriquez, pour assurer le trône au fils qu'il avait eu de son second mariage. En effet, don Ferdinand, qui était né le vendredi 10 mars 1452, de son union avec la fille de l'amirante de Castille, fut reconnu héritier présomptif de la couronne, dans les cortès d'Aragon, tenues à Calatayud. Cependant cette cérémonie ne calma pas les discordes. Les Catalans avaient horreur de retomber sous le gouvernement d'un roi qui avait les mains teintes du sang de son propre fils. Ils songèrent d'abord à s'ériger en république; ensuite ils firent offrir au roi de Castille la principauté de Catalogne. Don Enrique accepta d'abord. Il fit passer des troupes à Barcelone. Plus tard, pour terminer tous ses différends avec le roi d'Aragon, il convint de s'en rapporter à l'arbitrage du roi de France. La décision, qui fut prononcée par Louis XI,

mécontenta également toutes les parties. Néanmoins, comme il était dit dans la sentence que don Enrique devait renoncer à toute prétention sur la Catalogne, le roi de Castille retira ses troupes de la principauté, et fit exhorter les Catalans à rentrer sous l'obéissance de leur souverain légitime.

Abandonnés par le prince dans lequel ils avaient placé leur confiance, les Catalans ne perdirent pas courage, et regardant don Juan comme indigne du trône, ils cherchèrent un chef parmi ceux qui avaient disputé la couronne à Ferdinand l'Honnête. Isabelle, fille aînée du comte d'Urgel, avait été mariée, en 1428, à don Pedro, fils du roi de Portugal. Il était sorti un fils de cette union : c'était don Pedro, connétable de Portugal, qui était alors occupé en Afrique à faire la guerre aux Musulmans. Les Catalans appelèrent ce petit-fils du dernier comte d'Urgel au trône de Catalogne et d'Aragon. Ce prince, ayant accepté le rang qu'on lui offrait, fut proclamé roi à Barcelone, le 21 janvier 1464. Il lutta pendant 18 mois contre les forces de don Juan; mais au commencement de juin 1466, il fut saisi par une fièvre violente, et mourut le 29 de ce mois, laissant de nouveau les insurgés sans chef. Ceux-ci, fidèles au principe qu'ils avaient adopté, choisirent encore parmi les anciens prétendants de la couronne. Louis d'Anjou, duc de Calabre, n'existait plus; mais il avait laissé un frère héritier de ses droits. Les Catalans offrirent donc la couronne à René d'Anjou, qui l'accepta, et qui, en 1467, fit passer en Catalogne son fils Jean, duc de Lorraine. Cet adversaire était le plus redoutable qui eût encore disputé le trône à don Juan. Il était allié à la maison royale de France, et Louis XI avait ouvertement promis de favoriser son entreprise. Le chagrin que cette élection causa au roi d'Aragon ne fut pas le seul qui vint le frapper. Des infirmités se joignirent aux inquiétudes que ce nouvel ennemi lui causait. A la suite

des fatigues de la guerre, il avait complètement perdu la vue. A la vérité, son fils Ferdinand l'aidait à supporter le poids des affaires, et dans les cortès réunies à Saragosse en 1468, don Juan avait nommé son fils roi de Sicile, et il l'avait associé au gouvernement du royaume. Mais Ferdinand n'avait encore que seize ans; et quoique la prudence parût chez lui devancer l'âge, les circonstances étaient si difficiles, qu'il pouvait bien seconder son père, mais non pas le remplacer. Un médecin de Lerida, nommé Abiabar, entreprit de rendre la vue au roi. A l'aide d'une aiguille, il ôta la cataracte qui lui couvrait l'œil droit, et cette opération ayant parfaitement réussi, le médecin la recommença un mois plus tard sur l'œil gauche, avec le même succès. Une semblable cure devait, à cette époque, paraître miraculeuse. Aussi, dans le peuple, on l'attribua à un pouvoir surnaturel. On répéta que le roi avait été guéri, parce que ses yeux avaient été touchés avec le clou de sainte Engracia. Rendu à la lumière, don Juan s'occupa plus activement de la guerre. Néanmoins il ne put, l'année suivante, empêcher le duc de Lorraine de s'emparer enfin de Gironne, qu'il avait assiégée deux fois inutilement. Le comte de Foix, sachant son beau-père engagé dans une guerre dont on ne pouvait prévoir l'issue, voulut aussi tirer partie des embarras dans lesquels il le voyait plongé. Il réclama pour sa femme la couronne de Navarre. Le prince de Viane avait, en mourant, déclaré que la couronne, qui lui appartenait, devait passer, après lui, à Blanche, sa sœur. Mais, dès que Blanche avait été héritière du trône de Navarre, don Juan avait reporté sur elle la haine qu'il avait eue pour don Carlos. Il l'avait fait arrêter, et avait confié sa garde au comte de Foix. Cependant il n'avait pas réfléchi que cette princesse était le seul obstacle qui séparât la femme du comte de Foix de la couronne de Navarre. Aussi, Blanche mourut-elle le 2 décembre 1464, après trois ans seulement de captivité, et les historiens les plus ju-